



L'innovateur du vote par bulletin secret à mon avis ne mérite certainement pas un brevet d'invention, et nos législateurs qui ont adopté ce mode de votation ne devraient pas trop s'en féliciter.

Lors de la passation de cette loi qu'on appelait dans le temps réformatrice, les journaux et le public ont applaudi à qui mieux mieux à cette réforme qui devait, disait-on, donner à tout électeur la li-

berté de voter pour le candidat de son choix sans crainte d'être molesté par des adversaires et sans que personne sût en faveur de qui il avait donné son suffrage.

L'idée était bonne, le but qu'on voulait atteindre était approuvable. Néanmoins, il faut nonseulement considérer les avantages qu'offre une réforme, mais il faut aussi peser, discuter ce que cette réforme peut avoir de mauvais, d'inacceptable.

Ce système favorise le mensonge, l'hypocrisie et la trahison ; il encourage les lâches défections et met jusqu'à un certain point à l'abri de la vindicte publique ceux qui s'en rendent coupables. A la faveur du scrutin, un électeur peut trahir honteusement son bienfaiteur, sans que celui-ci se doute de la manière dont il est traité par celui qui lui doit tout. Le scrutin nous empêche de connaître et de stigmatiser ceux qui manquent à leur parole ; il induit les fourbes à jouer leur triste rôle et il gratifie la société d'une foule d'hommes sans cœur ni honneur.

Par conséquent, le vote par bulletin secret est un système démoralisateur et il devrait être discontinué par amour pour la morale, la loyauté et l'honneur de notre race.

En rétablissant le vote ouvert on mettrait fin au déplorable état de choses que nous ne pouvons empêcher de constater à chaque élection ; ces électeurs qui attendent après le plus haut enrichisseur et ces cabaleurs sans vergogne qui achètent les consciences avec des poignées de vil métal qu'on appelle l'argent, cesseraient de pratiquer leur honteux trafic sur une aussi grande échelle ; cette multitude d'hommes qui ne font qu'un jeu de manquer à leur parole diminuerait de beaucoup et la morale aurait certainement à y gagner.

Le scrutin doit naturellement être prisé des lâches qui n'ont pas le courage de leurs opinions, qui disent blanc avec les uns, noirs avec les autres, ni blanc ni noir en présence de ceux-ci et de ceux-là.

Il doit être applaudi par tous ceux qui votent comme une machine, tantôt pour un parti, tantôt pour un autre et cela, sans savoir pourquoi, sans se rendre compte de ce qu'ils font, du rôle de girouettes qu'ils jouent.

Il y a cinquante ans, un homme qui aurait manqué à sa parole n'aurait pu vivre plus longtemps en paix dans son village. Il aurait été forcé de s'expatrier sous le coup du mépris de ses concitoyens. De nos jours il en est bien autrement, un tel homme est honoré, respecté par la plupart, il roule son petit train de vie la tête haute et fier de lui.

C'est bien là ce qui alarme ceux qui veulent voir clair et qui ne peuvent constater sans crainte la démoralisation toujours croissante de la société moderne.

Je laisse à d'autres plus autorisés que moi le soin d'étudier la question et d'entrer dans des détails plus poignants et plus intimes.

* *

Le despotisme et la barbarie de l'autocrate de

toutes les Russies, les cruautés inouïes dont souffrent les pauvres exilés politiques en Sibérie, l'effusion du sang de pauvres innocents qui n'ont commis d'autres crimes que de désirer la liberté, la crainte continuelle dans laquelle vivent tous les sujets d'Alexandre III et les injustices criantes dont il s'est rendu coupable envers les Polonais, suscitent au tsar, à la tsarine, au tsarowitz, enfin à toute la famille tsarienne de nombreuses conspirations ourdies dans l'ombre par les nihilistes.

Le joug oppresseur sous lequel vit ce peuple fait développer le dévouement patriotique jusqu'au sublime.

Ils sont nombreux, en effet, ceux qui ont payé de leur vie ou de leur liberté l'abnégation qu'ils ont mise à vouloir délivrer leurs compatriotes des mains du tyran qui les tient en servitude. Cependant, tous les jours, loin de perdre courage il y en a de nouveaux qui tentent l'aventure et qui subissent le même sort que leurs prédécesseurs.

Quelques-uns des affiliés de la puissante et mystérieuse association des Nihilistes vont jusqu'à émigrer en France et en Suisse, pour travailler plus librement à la confection d'engins destinés à enlever la vie à Alexandre III, condamné à mort, comme son père d'ailleurs, dès son avènement au trône en 1881.

Dernièrement, la police française a arrêté une douzaine d'étudiants et d'étudiantes russes parce qu'ils fabriquaient clandestinement, en pleine ville de Paris, des bombes explosives et des mélanges détonnants destinés à l'autocrate qui écrase les Russes sous son joug.

Jusqu'à un certain point—et surtout depuis que je connais les souffrances inénarrables qu'endurent les Russes et les Polonais exilés en Sibérie, bien souvent pour des futilités ou sous des soupçons non fondés—j'avouerai que je sympathise un peu avec les terroristes russes et je ne me sens pas prêt à les blâmer dans la guerre sourde qu'ils font à leur despote souverain.

Un jour ou l'autre, je vous donnerai quelques extraits d'un magnifique travail sur le système d'exile en Sibérie dû à la plume de M. George Kennau, et publié dans le *Century Magazine*.

Vous verrez alors que ce pauvre peuple opprimé n'est pas tout à fait blâmable de désirer la mort de son oppresseur et d'employer toutes sortes de moyens pour la lui donner.

* *

Le mot de la fin :

Le comble de la pudeur pour une jeune Anglaise ?

C'est de ne fumer qu'avec une pipe..... culottée !

Raoul Renauld

CHRONIQUE

MON AMI

J'entends si souvent donner cette appellation à tout le monde, et par tout le monde, que cela m'a donné l'idée de faire quelques réflexions sur cette singulière habitude.

Mon ami ! Qui de nous, et sur vingt ou trente intonations différentes, ne le prononce au moins dix fois dans une journée ?

Et notez bien qu'en employant ce mot, qui ne devrait être que la consécration du sentiment le plus absolu, personne ne croit s'engager à rien et ne le prononce que comme une banalité de langage ordinaire.

Votre fermier entre-t-il chez vous pour vous apporter sa redevance annuelle, vous l'assommez d'autant plus du titre de *mon ami* que vous êtes plus à court d'argent et que vous êtes satisfait de le voir arriver.

Vous appelez *mon ami* le garçon cordonnier qui vous apporte vos bottes, et le marmiton envoyé par le pâtissier pour livrer un vol-au-vent.

Il est aussi *mon ami*, le chiffonnier qui vous irrite en venant demander des étrennes qu'il croit

lui être dues, on ne sait trop pourquoi ; le clerc d'huissier qui viendra apporter une contrainte, et la fâcheuse qui viendra vous déranger au moment où vous avez besoin d'être seul, et le grincheux qui vous contrarie et que vous voudriez jeter à la porte, etc.

Pourquoi ce titre et cette appellation à tout ce monde d'indifférents ou d'ennemis ?

Et, choses singulières, on n'ose le donner à des gens qui pourraient le mieux le mériter quelquefois, parce qu'ils sont dans une position sociale plus élevée. Ce titre d'ami, donné ainsi que je viens de le dire, implique une familiarité que l'on n'ose avoir seulement qu'avec ceux que l'on regarde comme des inférieurs ou des obligés ? Pourquoi ne pas lui conserver sa vraie et noble attribution ?

Mon ami ! Est-ce que cela ne fait pas naître en vous tout un monde de pensées chères ou élevées ?

N'entrevoiez-vous point, en l'entendant, des visions aimées, et n'entendez-vous un langage que votre cœur seul doit et sait comprendre ?

Un ami, nous le savons et nous le disons tous, c'est la chose la plus précieuse que nous puissions désirer. Et, précisément à cause de cela, nous appelons tout le monde *mon ami*, en nous écriant désespérément : *Il n'y a point d'amis*. Ni ce désespoir, ni cette familiarité ne sont justes. Il y a des amis, mais il faut sérieusement les chercher et les reconnaître. Il faut surtout sonder notre cœur et nous demander si nous serions bien nous-mêmes l'ami que nous cherchons pour nous. En général, nous demandons à celui que nous voulons pour notre ami un dévouement, une abnégation que nous ne serions certainement pas capables de donner et qui sont presque au-dessus des facultés humaines. Pour beaucoup d'entre nous, un ami est celui qui doit penser comme nous pensons, agir comme nous agissons, aimer comme nous aimons et n'avoir lui-même aucune autonomie et presque aucune volonté.

Nous le dispenserions presque volontiers de l'usage de ses facultés pensantes, à moins qu'elles soient absolument affectées à notre usage. Et lorsque notre naïf égoïsme ne rencontre pas cet être sous notre volonté qui fait pour nous une complète abstraction de lui-même, nous nous écrions avec désespoir : " Il n'y a pas d'amis ". Savez-vous ce que c'est qu'un ami ? C'est l'homme qui pense et aime en dehors de nous, mais dont l'esprit et le cœur nous sont dévoués lorsque nous le mériterons réellement. Il ne se fait pas notre chose inconsciente ou intelligente ; mais il appréciera avec les siennes nos facultés pensantes et agissantes pour les laisser librement marcher, si elles prennent la bonne route, ou pour les diriger lui-même si elles s'égarent dans le mauvais chemin.

Un ami véritable et éclairé ne se fera ni notre complaisant, ni notre séide ; il ne flattera pas nos penchants pour nous plaire ; mais il nous éclairera en nous montrant la lumière, lorsque nous nous dirigerons vers l'ombre.

Un ami voit nos fautes et doit chercher à les combattre, et, s'il n'y réussit pas, il en arrêtera les funestes résultats. Mais précisément parce que cet ami est l'être le plus précieux que nous puissions rencontrer sur la terre, nous devons faire tous nos efforts pour le conserver. Il nous faut penser qu'il appartient à l'espèce humaine, toujours imparfaite et que, si nous sommes trop imparfaits nous-mêmes nous pouvons lasser cette affection qui s'est donnée à nous. Pour conserver un ami, nous devons donc nous étudier sans cesse, ne pas laisser prise sur nous aux mauvais instincts égoïstes ; c'est-à-dire que nous devons être pour lui ce que nous exigeons qu'il soit pour nous, et, lorsque nous avons le bonheur de le posséder, respectons son titre comme sa personne. et ne banalisons pas le nom d'*ami* en le donnant à tout le monde.

CATHERINE PARR.

Un enfant de six ans cité pour son intelligence précoce se trouvait un jour dans une société dont un prêtre faisait partie. Le prêtre lui dit :

— Mon enfant, si vous voulez me dire où est Dieu, je vous donnerai une belle orange.

— M. le curé, répondit l'enfant, je vous en donnerai deux, si vous voulez me dire où il n'est pas.